il portait des bottines vernies, et une chaine d'or serpentait sur son gilet de soie, tandis que ses mains étaient chargées de bagues. Malgré ce luxe, Martigny put s'assurer que le négociant avait pris certaines précautions contre une attaque subite. Son bureau posé, comme nous l'avons dit, sur une estrade d'où l'on pouvait voir toute l'étendue des magasins, était entouré d'une solide barrière en bois et en fer, qui tenait le public à distance. De plus M. Brissot ne remettait aux acheteurs les petits papiers bleus qui les autorisaient à emporter les marchandises vendues, qu'à travers un étroit guichet et après entier payement.

Comme Martigny s'approchait avec assurance de la barrière, le patron, effrayé de l'audace de cet inconnu, demanda brusquement en anglais :

—Qui êtes-vous ? que voulez-vous ? Adressez-vous aux employés.

Le vicomte sourit et répondit en français :

—Quoi donc, monsieur, ne permettez-vous pas à un compatriote de vous adresser ses compliments, et de vous remettre une lettre de madame Brissot, que j'ai eu l'honneur de voir ce matin même à Dorling.

En entendant parler sa langue natale, le négociant jeta sur Martigny un regard pénétrant, comme s'il eût voulu deviner jusqu'à quel point le nouveau venu était instruit de son passé. Martigny soutint cet examen sans sourciller ; Brissot, un peu rassuré, tendit la main par-dessus la barrière pour prendre la lettre qu'on lui présentait, l'ouvrit et se mit à lire rapidement.

Une sorte de mécontentement se trahit d'abord sur son visage pendant cette lecture, si bien que le vicomte ne put s'empêcher de dire à part :

—Hum ! cette coquette de madame Brissot aurait-elle parlé de moi en termes trop avantageux à son mari jaloux ?

Toutefois, cetta appréhension ne tarda pas à se dissiper, car la physiomie du négociant s'éclaircit insensiblement, et un léger sourire finit par s'épanouir sur ses lèvres.

—Je gagerais, pensa encore Martigny, que la frivole créature a parlé de mon diamant de douze mille dollars ?

Quoi qu'il en fût de ses suppositions, Brissot replia le papier et allait sans doute adresser la parole au vicomte, mais il en fut empêché. Les acheteurs et les commis se pressaient autour de son bureau fortifié ; il s'agissait de recevoir le prix des marchandises vendues et de signer les fameux petits papiers bleus qui devaient leur servir de laisser-passer. Le négociant s'acquitta de ses fonctions avec une impassibilité étudiée ; et tout en pesant dans de petites balances la poudre d'or, qui, la plupart du temps, servait de monnaie courante aux placers, il disait en anglais à son principal commis :

—Je viens de recevoir avis, monsieur don Fernandez, que les marchandises attendues nous seront expédiées demain soir de Dorling. Vous vous arrangerez pour les caser le mieux possible.

Comme on le voit, l'épouse du négociant, lorsqu'elle avait écrit sa lettre de recommandation, avait fait ce qu'on appelle « d'une pierre deux coups. » En recevant cet avis du patron, don Fernandez, j une Espagnol au teint olivâtre, au cou tors, à l'œil oblique et faux, s'inclina avec un respect touchant à la servilité.

Quand les autres acheteurs furent partis et quand les employés se furent retirés à une distance respectueuse, Brissot parut songer de nouveau à Martigny.

—Excusez-moi, monsieur le vicomte, dit-il avec politesse, mais vous savez, les affaires avant tout... Enfin me voilà prêt à vous servir en tout ce qui dépendra de moi, comme le désire ma chère et bien-aimée femme... Un mot seulement : nous auriez-vous connus lorsque nous habitions Paris ? La question peut vous paraître singulière ; mais nous voyons tant de monde là-bas, qu'aujourd'hui, après tant d'événements fâcheux, je suis un peu excusable d'avoir oublié les noms et les visages.

Le vicomte sentit le piége et se hâta de répondre qu'il ne se souvenait d'avoir eu aucune relation avec la famille Brissot avant l'époque présente. En même temps il raconta par quel hasard il avait vu les dames pour la première fois la veille au soir, à Dorling.

Cette explication ne paraissant pas encore endormir les soupçons du mari jaloux, Martigny ajouta galamment :

—Madame Brissot et mademoiselle Clara ne sont pas de ces femmes que l'on peut oublier quand on les a vues une fois. Depuis mon départ de France, je n'ai pas rencontré d'aussi charmante personne que mademoiselle Clara.

Pour le coup la glace fut rompue. Soit que le négociant se sentit chatouillé dans son affection paternelle, soit que cette admiration pour sa fille fût à ses yeux une garantie contre une admiration trop passionnée pour sa femme, il reprit d'un ton plus ouvert :

—Oui, oui, vous avez raison, monsieur le vicomte, Clara est certainement la plus jolie personne de toute l'Australie. Cependant c'est pour elle que je travaille, que je cherche à faire promptement ma fortune, que je m'expose ici à toute sorte de fatigues et de dangers... Aussitôt que j'aurai gagné de quoi la marier richement, je me hâterai de quitter ce pays où un honnête homme est presque une exception... Mais pardon ! ajouta-t-il aussitôt, c'est de vous qu'il s'agit en ce moment. Apprenez-moi donc en quoi je peux vous être utile.

Et alors seulement il tendit la main à Martigny avec une apparente cordialité.

—En bien des choses, monsieur Brissot, répliqua le vicomte ; je suis tout nouveau dans ce pays, et quoique je ne me rebute pas facilement, je peux me heurter à bien des obstacles. Ce que je souhaiterais pour le moment, ce serait un gite et un souper ; plus tard, je vous demanderai vos bons conseils et votre assistance, afin de me faire réussir dans mon métier de chercheur d'or.

—Vous êtes donc déterminé à travailler aux mines ? répliqua Brissot en hochant la tête ; mauvaise affaire, mon cher compatriote ; le métier ne vaut plus rien ; les *nuggets* deviennent rares, et la plupart des claims sont déjà épuisés... Cependant, si vous persistez dans votre dessein, je prierai le *chief commissioner*, dont je suis connu, de vous concéder un terrain où vous aurez quelque chance de succès.

(A CONTINUER.)